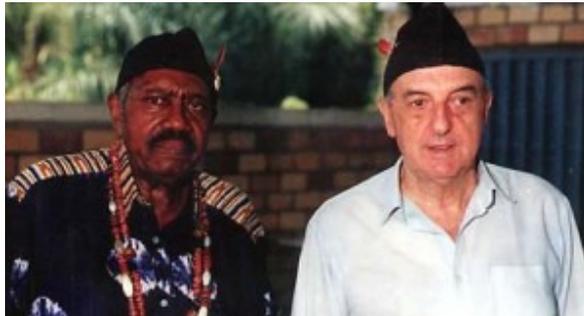


Hommage au Père de Eric de Rosny décédé ce 2 mars

Eric de Rosny s'est décédé le 2 mars 2012. Il a vécu une cinquantaine d'année en Afrique, notamment à Douala. Témoin privilégié de l'évolution de la société camerounaise, il fut un chercheur infatigable, tant sur les pratiques des guérisseurs que sur les nouveaux mouvements religieux. Connu d'un large public grâce à son livre "Les yeux de ma chèvre", le P. de Rosny avait été introduit dans la confrérie des "hommes-souche" du peuple douala. Son nom Dibonje signifiait 'petite pousse'.



En mars 2011, Eric de Rosny avait été l'invité de Martin Quenehen sur France-Culture dans le cadre de l'émission **À voix nue**. Réalisation Anne-Pascale Desvignes avec la collaboration de Claire Poinsignon.

Né en 1930 à Fontainebleau, Eric de Rosny a grandi à Boulogne-sur-Mer, et connu l'Exode dans la Sarthe alors qu'il n'avait que 10 ans. Là, il a une vision : il sera missionnaire. Entré au noviciat des jésuites à Laval en 1949, il doit renoncer à ses rêves de Chine par la faute de Mao. Ce sera donc l'Afrique, après une brève expérience de l'enseignement au Liban. En 1956, Eric de Rosny est en effet appelé à « maintenir l'ordre » en Algérie, en qualité de « fusilier marin 3e classe débarqué »... Mais c'est au Cameroun qu'il se fixe, dès l'année suivante, et qu'il est ordonné prêtre, en 1961, au lendemain de l'Indépendance.

À Douala puis à Yaoundé, Eric de Rosny s'enracine jusqu'à devenir un « homme souche ». Plus encore, il devient nganga , c'est-à-dire désorceleur, ou plutôt « tradi-praticien », au gré de rencontres avec des hommes et des femmes aux yeux ouverts sur les ndimsi , les réalités cachées. Celui qui a tôt pratiqué les [exercices spirituels](#) d'[Ignace de Loyola](#) perfectionne sa vision et la met au service de ses contemporains...

Fort de cette expérience, le prêtre, jésuite et nganga, se fait alors anthropologue, et révèle dans des livres envoûtants les péripéties de son initiation et les arcanes de la médecine traditionnelle et sacrée du monde bantou.

Parmi ses ouvrages, nous ne saurions que recommander *Les Yeux de ma chèvre* (Plon, 1982) ou encore *La nuit, les yeux ouverts* (Seuil, 1996 – réédité en 2007 par les éditions Vie Chrétienne).

Avec *Les yeux de ma chèvre*, un beau succès de librairie, Eric de Rosny raconte comment Din, shaman africain dans un quartier de Douala, lui a ouvert les yeux, à lui jésuite français, sur les réalités cachées de la terre (ndimsi). Avec *La nuit, les yeux ouverts*, il poursuit son récit : il est consulté par les malades et leurs familles mais aussi, il transmet ce pouvoir de guérir à un apprenti shaman.

Les hommes-souche. Douala 2002, article du P. de Rosny paru dans le revue Etudes en juin 2003.

” Descendre de la petite pousse à la souche, comme je l’ai fait, à contre-courant de la sève, suppose des décennies d’enracinement pour un étranger. Je voudrais profiter de l’expérience acquise et toujours en cours pour tenter de faire partager ma conviction : là où les racines de la tradition restent vivantes, le grand arbre Afrique, si dangereusement secoué par des vents contraires, peut plier, mais ne pas rompre ; ou bien, être embrasé et ne pas brûler : ” le baobab ne flambe pas ! “. ”

Éric de Rosny, le jésuite aux quatre yeux

Après plus de quarante ans à Douala, le jésuite anthropologue vit une retraite active à Yaoundé. Témoin privilégié de l'évolution de la société camerounaise, c'est un chercheur infatigable, tant sur les pratiques des guérisseurs que sur les nouveaux mouvements religieux

Ce dimanche matin, il est assis dans un petit bureau du centre Jean-XXIII, derrière la basilique de Yaoundé, dans le quartier de Mvolé, la « colline pieuse » de la capitale camerounaise. Tout à l'heure, il recevra une des retraitantes qu'il accompagne pendant quelques jours de session spirituelle. Puis il retournera dans sa communauté jésuite jouxtant la paroisse universitaire Saint-François-Xavier, dans le quartier de Melen ; c'est là qu'est implantée la Communauté vie chrétienne (CVX- Cameroun) qu'il assiste comme aumônier national. Et le lendemain, il poursuivra ses cours sur l'anthropologie de la santé à l'Université catholique d'Afrique centrale (Ucac) ou sur le discernement et sur les nouveaux mouvements religieux à l'école théologique Saint-Cyprien de Ngoya.

À 79 ans, le P. Éric de Rosny n'arrête pas, faisant preuve d'une infatigable curiosité et disponibilité pour tout ce qui concerne le Cameroun où il vit depuis plus de quarante ans. Avec vivacité et liberté de ton, il évoque le catholicisme en Afrique encore « bien récent », la nécessaire « promotion du laïc », le profond sentiment religieux des Camerounais, « capables d'entrer sans la moindre difficulté dans les contemplations évangéliques » des Exercices ignatiens □ Ni solitaire, ni contestataire, ce jésuite fait pourtant partie de ceux qui remontent à contre-courant des modes et des préjugés, vers leur vérité, leur identité unique. Et la sienne est peu commune !

Comment imaginer qu'un fils de l'aristocratie française, dont l'enfance s'est écoulée entre un appartement parisien du 7^e arrondissement et une propriété familiale - avec parterres tracés par le jardinier de Louis XIV -, à proximité de Boulogne-sur-Mer, puisse se retrouver ainsi en Afrique centrale ?

Entré dans la Compagnie dans l'espoir de partir en Chine

De fait, s'il est entré dans la Compagnie de Jésus, en 1949, c'était dans l'espoir de partir en Chine. « Matteo Ricci a hanté mon adolescence », résume-t-il. Mais le pays s'étant fermé à l'Occident, ses supérieurs, respectant son appel missionnaire, l'envoient deux ans à Douala pour participer à la fondation du lycée Libermann - où sera formée l'élite du pays. La ville ne comptait que 200 000 habitants - contre 2,5 millions aujourd'hui. Il y retournera après sa théologie, comme professeur de français, et se rend vite compte qu'il n'arrive pas à communiquer en profondeur avec ses élèves, faute de connaître leur « arrière-monde culturel ».

Guidé, là encore, par sa volonté d'établir des ponts et d'échapper aux préjugés, il obtient de son supérieur - après une douzaine d'années d'enseignement - l'autorisation d'une année sabbatique, pour apprendre la langue douala et s'établir en quartier populaire.

Une nuit, attiré par le son du tam-tam et les clartés vacillantes d'un feu, il fait la connaissance de son voisin, Din. Cet homme est un nganga, guérisseur et devin, qui l'adopte d'emblée et l'invite à un « grand traitement ». D'autres rituels nocturnes suivront. Peu à peu, le jésuite se fait ethnologue mais, loin de se tenir à distance de son « objet », il pénètre avec respect dans la vision du monde de Din. « Mon dépaysement ne fut pas d'ordre religieux ni culturel, mais plutôt d'ordre cosmo-anthropologique », explique-t-il.

Les Yeux de ma chèvre



Dans le système de pensée africain traditionnel, en effet, une maladie, ou une division familiale, est perçue comme une rupture dans l'ordre établi, un désordre déterminé et décidé par quelqu'un qui peut être une personne vivante ou un défunt continuant à interférer. « C'est là qu'intervient le nganga dont la fonction n'est pas tant de désigner le coupable que de ratifier ou non les soupçons de la famille. Une fois le coupable nommé, le malade peut guérir et son corps invisible réintégrer son corps visible par les soins du nganga », poursuit-il. Autrefois l'Église interdisait la fréquentation des ngangas aux chrétiens.

Après l'indépendance (1956), le climat était à la conciliation. Si bien que le prêtre apparaissait « comme une passerelle entre des catégories de personnes que la colonisation avait fait s'opposer ou s'ignorer ».

Pendant cinq ans, le P. de Rosny côtoie une quarantaine de « ngangas » - la plupart étant chrétiens et parlant français - et assiste à une centaine de « grands traitements » nocturnes. En 1974, il publie un premier récit, *Ndimisi, ceux qui soignent dans la nuit* (éd. Clé à Yaoundé), bien accueilli par les chefs doualas. Et l'année suivante, après une longue préparation au cours d'un rituel complexe avec une chèvre, Din lui « ouvre les yeux », comme il l'a raconté dans *Les Yeux de ma chèvre* (Plon, coll. Terre humaine, 1981). Son livre connaît un succès immédiat : il fait la une de *Paris Match*, est « radioscopié » par Jacques Chancel.

Un jésuite à l'école des guérisseurs camerounais !



Un succès à mettre sur le compte de l'originalité de sa démarche (un jésuite à l'école des guérisseurs camerounais !) mais aussi de sa clarté pédagogique et de sa capacité d'émerveillement. Et de rappeler que, pendant son noviciat déjà, un maître lui avait ouvert les yeux selon la méthode des Exercices spirituels de saint Ignace : « Pendant un mois, par la contemplation des mystères de la vie de Jésus, en appliquant mon regard intérieur aux scènes de l'Évangile, j'avais été initié au combat spirituel. »

À la fin de son initiation, il est surpris en écoutant la radio de « voir » des hommes s'entre-tuer : « Des images intérieures montaient de mes yeux, associées aux paroles que j'entendais. J'entrais ainsi dans le cercle des visionnaires qui ont "quatre yeux", un privilège rare, dévolu à certains ngangas ». Depuis lors, l'initiation lui permet de voir, par brusques flashes d'images, cette violence permanente qui hante les relations entre les êtres.

Cependant c'est toujours comme prêtre guidé par la spiritualité ignatienne, et non en devin - même si on le considère encore comme tel -, qu'il se situe. Quand il est touché « émotionnellement » par le drame qui lui est rapporté, il voit apparaître furtivement un flash, une scène. « La double vue me sert d'instrument de connaissance, précise-t-il, comme le serait l'analyse freudienne pour un jésuite qui voudrait comprendre son prochain sans être pour autant psychanalyste. »

Un pouvoir de double vue

Funeste coïncidence : le lendemain de son initiation, Din meurt et ce décès est imputé à Éric de Rosny. Désemparé, il demande conseil aux anciens qui l'invitent à dire une messe sur la tombe de Din. Ce qu'il fait, en présence de la famille de Din. Il peut à nouveau résider à Douala. Et quelques années plus tard, le prêtre occidental transmettra à son tour son pouvoir de double vue à l'apprenti nganga Bernard Nkongo, comme il l'a relaté dans *La Nuit les yeux ouverts* (Seuil, 1996). « Je suis témoin du débat intérieur de Nkongo, pris entre la nécessité de suivre sa tradition pour libérer les envoûtés comme on le lui a appris, et sa conscience de plus en plus vive, peut-être à mon contact, de la nouvelle approche de la maladie que lui propose le christianisme », écrivait-il alors.

À partir de 1990, libéré de ses responsabilités de supérieur provincial et de l'héritage de Din, le P. de Rosny accueille, dans le cadre du Centre spirituel de Douala, des centaines de visiteurs qui viennent à lui pour être

libérés de leurs souffrances et angoisses. Pendant cette même période, il assure une émission quotidienne sur Radio Douala pour répondre aux nombreuses lettres qu'il reçoit. Les Camerounais vivent leur mal selon trois types de représentation culturelle : selon la tradition, la cause du mal est attribuée aux ancêtres, aux sorciers ou à la violation d'un interdit ; selon le modèle de la Bible, la cause en est Satan et le péché ; suivant le modèle de l'hôpital, la cause est organique ou psychologique.

« J'orientais mes visiteurs vers les spécialistes de ces trois catégories. S'ils étaient bons chrétiens, je faisais alors évoluer leur modèle de représentation vers une vision plus évangélique du mal. Je terminais toujours l'entretien par une prière. » Il ne cache pas toutefois que « la sorcellerie demeure un ressort important de la vie sociale » camerounaise.

Considéré désormais comme eyum a moto, souche d'homme c'est-à-dire vieillard, aux côtés de 26 autres hommes doualas anciens médecins, administrateurs ou professeurs ayant plus de 70 ans, il participe aux réunions des sages. « C'est très ritualisé ; il faut lire le rapport de la séance précédente même s'il ne s'y est rien passé ; ça dure un temps fou », sourit-il, en soulignant qu'en Afrique, on n'interrompt jamais quelqu'un qui a la parole. Une dignité et une élégance d'attitude chez les Africains auxquelles il est « très sensible ». « Moi qui avais vécu la guerre de 1939-1940, l'exode, l'occupation allemande puis la guerre d'Algérie, conclut-il, j'ai trouvé ici une humanité profonde et attachante. Au-delà de tous les malheurs du Cameroun. »

La sorcellerie africaine ou la lutte contre le mal

Rosny Éric (de)

avril 2008, par serge cannasse

Éric de Rosny, prêtre jésuite français, est arrivé à Douala (Cameroun) en 1957, à l'âge de 27 ans, pour enseigner. Il a été directeur de l'Institut africain pour le développement économique et social, puis supérieur des Provinciales des jésuites d'Afrique de l'Ouest. Il vit actuellement à Youndé (Cameroun).

Dans la médecine occidentale contemporaine, que vous nommez la biomédecine, les relations du malade avec son entourage sont importantes, mais sont loin de jouer le rôle crucial qu'elles ont dans les médecines traditionnelles africaines.

Pour la biomédecine, la maladie est essentiellement un problème organique, un problème du corps physique. Cette médecine a d'ailleurs beaucoup de mal à donner une place à la psychiatrie. Elle reconnaît l'influence des facteurs psychologiques sur la santé, mais de façon beaucoup moins radicale que la médecine africaine. Pour celle-ci, la maladie est d'abord un problème de relations, l'état du corps n'est que le symptôme des relations bonnes ou mauvaises que le sujet entretient avec sa famille et ses voisins. Mon professeur de philosophie disait que l'on n'est malade qu'en fonction de l'idée que l'on se fait de la santé. Je le précise en disant que l'on n'est malade qu'en fonction du système de représentations dans lequel on vit son mal.

Le génie de l'Occident a été de faire de la maladie un objet, avec les résultats remarquables que l'on sait. Mais cela laisse les patients dans un grand état de manque, parce qu'on soigne en eux quelque chose qui ne leur appartient pas. Leur sentiment est que les médecins ne les soignent pas, ils soignent leurs maladies. Malgré toute leur bonne volonté, ils sont incapables de soigner la personne dans son entier. Les infirmières s'y essaient, mais les maîtres des soins, ce sont les médecins.

Leur médecine tend vers une spécialisation de plus en plus forte. Elle obéit au principe de séparation de la logique occidentale, alors que la logique traditionnelle est une logique d'intégration.

Les médecines traditionnelles ne s'occupent pas du corps ?

Bien sûr que si ! mais elles considèrent que le corps est son propre hôpital. Le rôle du soignant est de l'aider à travailler, en lui donnant par exemple des préparations à base de plantes, qui peuvent être très efficaces. Mais là n'est pas l'essentiel.

Qu'est ce que c'est, l'essentiel ?

Pour le comprendre, il faut saisir que dans les sociétés traditionnelles, il n'y a pas de séparation entre le religieux et le profane, mais entre ce qui est visible et ce qui est invisible, c'est-à-dire entre le monde des ancêtres et le monde des vivants. On croit plus en ce qu'on ne voit pas, mais que certaines personnes sont capables de voir, qu'en ce qu'on voit. La famille, ce n'est pas seulement le groupe des vivants, c'est aussi celui des défunts, vivants d'une autre manière. L'identité de chacun est d'abord celle de sa famille. Ma vie actualise la vie de mon père, de mon grand-père, de mon arrière-grand-père, etc. Je les prolonge. La maladie de quelqu'un est ainsi le symptôme d'un mal collectif. Le praticien traditionnel, le nganga chez les

Doualass du Cameroun, cherche ce qui ne va pas dans la famille. Ça peut venir d'un défunt, d'un vivant, de quelqu'un de l'entourage immédiat.

Pour le ngangas, la maladie d'un seul est la preuve que sa famille est en conflit. Mais il ne le dit pas, c'est son secret, parce qu'en fait, les membres de la famille sont incapables de le reconnaître. Ça n'est pas particulier aux Africains ! Nous non plus ne sommes pas conscients de ce qui fait notre identité. Pensez par exemple à tous les rites de partage des boissons qui vont de soi et qui pourtant varient d'une région à l'autre. J'ai mis du temps à comprendre que chez les Doualass, la personne qui vous invite vide son verre en même temps que vous, ni plus vite, ni moins vite. Quand votre verre est vide, il le remplit aussitôt. Quand vous voulez partir, vous laissez un doigt de boisson et dites : « je suis parti. » Personne n'a pu me l'expliquer parce que c'était évident pour tout le monde.

Vous rapportez cette phrase extraordinaire d'un ngangas : « Je suis ici pour réconcilier et conseiller. »

Oui, mais les ngangas n'aiment pas le dire. D'une manière générale, en Occident comme en Afrique, les gens ne trouvent pas normal qu'il y ait des conflits familiaux, alors qu'il y en a dans toutes les familles ! En Afrique, quand ces conflits dépassent le seuil de tolérance, les gens pensent qu'il y a quelqu'un de mauvais, qui appartient à l'entourage et qui est responsable du désordre familial : un sorcier. Ce mot n'a pas le même sens qu'en Occident. Là-bas, il n'y a pas de sorcier « professionnel », tout le monde peut être sorcier, même sans le savoir !

La sorcellerie est la plus ancienne façon que les hommes aient trouvé pour lutter contre le mal, contre les conflits entre humains. Elle s'est répandue partout, même en Occident. Il s'agit de trouver un coupable. Le coupable une fois reconnu (qui pouvait ne pas savoir qu'il était coupable, sorcier) rejettera la responsabilité sur quelqu'un d'autre ou un esprit. C'est très important qu'il ne reconnaisse pas sa culpabilité, sinon tous les problèmes du groupe vont lui être mis sur le dos. Je me suis occupé d'un adolescent cleptomane, qui a pu avouer son comportement en disant : « C'est un esprit qui me pousse. » Les Occidentaux ont du mal à comprendre ça, parce que le christianisme leur a donné la possibilité de reconnaître leur culpabilité, grâce au Christ, bouc émissaire volontaire qui a pris sur lui la culpabilité de tous.

Comment procède le ngangas ?

Le ngangas est d'abord un ngambi, celui qui voit, un devin. Les Doualass pensent que les enfants viennent du monde des ancêtres. Quand un enfant naît, les deux yeux qu'il avait chez les ancêtres se ferment (ils se rouvriront quand il mourra) et les deux yeux de sa vie mondaine s'ouvrent (et se refermeront le jour de sa mort). Un enfant qui vient au monde a donc quatre yeux, deux fermés et deux ouverts. Certains enfants sont inquiétants, parce qu'ils se comportent comme si leurs yeux anciens étaient encore ouverts, comme s'ils ne voulaient pas naître. La biomédecine dirait qu'ils sont autistes.

Toute société a besoin de sentinelles, de voyants, de visionnaires, de ngambi pour protéger les autres de ce qui arrive. Personne ne veut voir ce qui se passe au delà de la vision ordinaire. Les ngambi doivent avoir un très bon équilibre personnel, parce que effectivement, ce qu'ils voient est souvent terrifiant, très violent. Tout le monde se demande ce que voient les ngambi ! mais ils n'inventent rien, ils n'imaginent rien. Ils ont les images que tout le monde partage, mais que personne ne retient. Eux savent les retenir. Les images qui leur viennent pendant les entretiens avec le patient et sa famille sont à la base de leur diagnostic médical. Ils voient ce qu'il y a derrière les symptômes.

Cela s'accompagne de toute une technique de prise en charge du malade et de rencontre des membres du groupe familial, au moins de certains d'entre eux, et se termine par un repas de dénouement de la crise. C'est aussi une formidable technique de réconciliation des membres d'un groupe. Je ne suis pas nganga, parce qu'en temps que prêtre je ne veux pas entrer dans le système d'accusation, mais je suis ngambi. Je peux donc organiser ces réunions familiales où chacun réaffirme à haute voix, devant tout le monde, qu'il n'a l'intention de faire de mal à personne et que s'il le fait, il n'en est pas conscient, il en est désolé et demande à réparer.

Il n'y a pas de contradiction à être prêtre et ngambi ?

Non. Les nganga et les ngambi que je connais sont chrétiens. Je pense d'ailleurs que mon initiation avait aussi un enjeu très grave pour eux : faire reconnaître leur fonction au sein de l'Église. Et pour moi : j'avais le désir de montrer que les cultures n'étaient pas imperméables les unes aux autres. Et donc que le christianisme d'origine méditerranéenne pouvait être africain. Le christiannisme transforme la religion ancestrale, mais celle-ci aussi agit sur la façon de vivre la foi chrétienne. Un évêque mozambicain me disait que pendant ses tournées dans les paroisses, il était accompagné par son père, qui était mort depuis 15 ans.

Comment devient-on nganga ou ngambi ?

On devient nganga par le rêve : un nganga décédé de la famille vous demande de lui succéder. Ensuite, on devient le disciple d'un nganga pendant 6 ou 7 ans. Mais ça, personne ne le raconte : ce serait comme de dire que l'on est prêtre pour avoir étudié 7 ans dans un séminaire à cause de ses années de séminaire, alors que dans les deux cas il s'agit d'une vocation et non de l'acquisition d'un savoir.

Au début, je cherchais seulement à comprendre les élèves africains du lycée où j'enseignais. Je suis devenu ngambi parce que mon maître a compris très vite, bien avant moi, que je venais chercher un pouvoir, et non un savoir. Mais c'est moi qui utilise le mot « pouvoir », pas le nganga. Mon maître pensait seulement que je voulais devenir comme lui. Il y a donc eu un malentendu de plusieurs années entre lui et moi.

Le savoir n'a aucun intérêt pour un nganga. Ce qui le légitime, c'est le don que lui ont donné ses ancêtres, ça n'est pas le savoir.

Le pouvoir est quelque chose de très ambigu. Il faut en être conscient. Il ne peut pas y avoir de relation humaine sans qu'il y ait un pouvoir quelque part. Mais en même temps, le prêtre comme le nganga cherche à libérer les gens, il utilise son pouvoir pour les libérer. Le message du prêtre est un message libérateur, voire antisocial (« les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers ! »), c'est ce qui a fait le succès de la religion chrétienne en Afrique auprès des femmes et des enfants, les cadets sociaux, mais elle peut aussi être utilisée abusivement comme un pouvoir.

Quel est le rôle des nganga dans la lutte contre le sida ?

Ils ont eu du mal à intégrer la pandémie dans leurs pratiques parce que ça ne ressemble à rien de ce qu'ils ont connu avant. Lorsqu'il y a eu une épidémie de choléra, il y a quelques années, la population et les nganga avec elles ont retrouvé très rapidement des pratiques anciennes qui leur ont permis d'assimiler très vite les consignes d'hygiène de la médecine occidentale, tout simplement parce qu'ils avaient l'habitude

des problèmes de diarrhée. Avec le sida, c'est différent. On pense que c'est un mal qui vient d'ailleurs. Il est plus difficile de faire porter la faute sur quelque chose ou quelqu'un qui vient de l'extérieur du groupe. Mais peu à peu, il s'invente des pratiques pour concilier les savoirs traditionnels et les savoirs de la médecine occidentale.

L'Afrique loin des clichés

Vingt cinq ans après sa première édition, « Les yeux de ma chèvre » (Terre Humaine, Plon, 1981), le livre qui a fait connaître Éric de Rosny, reste un succès éditorial et continue de créer une sorte de connivence parmi ses lecteurs : ils n'ont certes pas accompli le chemin initiatique de son auteur, mais grâce à lui, ils ont abordé un territoire à la fois étrange et familier, ils ont voyagé loin dans une culture radicalement différente de la leur, tout en se retrouvant dans une vérité humaine commune. Le livre, qui se lit comme un roman, raconte comment un jeune professeur jésuite est amené à se plonger dans le monde d'une médecine traditionnelle africaine pour pouvoir comprendre ses élèves du collège de Douala où il enseigne, ce qui l'amènera à être initié à la « vision » des tradipraticiens de l'endroit, les ngangas.

Le livre développe un point de vue très original sur la fonction de la sorcellerie dans les sociétés traditionnelles. Dans celles-ci, dit l'auteur, « tout concourt à voiler la violence », alors que dans les sociétés occidentales modernes, une bonne part de la gestion de la violence « spontanée » entre les hommes est assurée par l'État. La sorcellerie, « qui passe pour déchaîner les pires fureurs » (y compris du point de vue des Africains), est en fait un des moyens « le plus éprouvé et le plus raffiné » pour détourner la violence. En effet, elle « porte en elle-même ses propres antidotes - les antisorciers : devins, exorcistes et ngangas. (...) Le secret de sa réussite tient dans ses relations avec l'invisible et le savoir de quelques hommes visibles, les initiés. (...) Si les vrais conflits se jouent (...) dans les champs de bataille de l'invisible, il devient inutile de se livrer à des luttes aux yeux de tous. Autant de gagné pour l'ordre public. »

Depuis cette première expérience, Éric de Rosny a non seulement beaucoup progressé dans sa connaissance des médecines traditionnelles africaines (il est notamment un expert des plantes utilisées dans la pharmacopée), mais, « immigré » au Cameroun, il y a réussi son « intégration » ! Il fait aujourd'hui partie des « hommes souches », les 27 vieillards chargés d'assister le chef du clan douala. Il ne faut surtout pas imaginer photos exotiques et film hollywoodien situé dans la brousse. Les « vieux » sont tous d'anciens médecins, administrateurs, avocats, etc. Le clan douala est urbain depuis le 19ème siècle.

Entretien paru dans le n° 5037 du 20 novembre 2006 du Panorama du Médecin

Eric de Rosny : Aristocrate, sage, sorcier et jésuite

Par Sophie Murith

Le docteur honoris causa de l'Université de Neuchâtel marie sa culture catholique et européenne à sa connaissance du Cameroun et de la sorcellerie. Rencontre avec un initié.

Imperméable et costume élégant, difficile de voir le sorcier derrière le vieil homme à l'air digne. Le père Eric de Rosny puise pourtant à toutes les croyances pour nourrir sa spiritualité.

«LE RÔLE DU GUÉRISSEUR EST DE RAPPELER L'EXISTENCE DU MAL ET DE LE CONTRÔLER.» Eric de Rosny

Initié au ndimsi, l'art de la vision surnaturelle des sorciers doualas du Cameroun, ce jésuite de 80 ans, né aristocrate à Fontainebleau, est considéré désormais comme eyum a moto, soit une «souche d'homme».

Lui qui siège aux réunions des sages aux côtés de 26 hommes doualas occupe une retraite active en enseignant l'anthropologie à l'Université catholique de Yaoundé depuis 2003 et en donnant des conférences à la faculté des lettres de Neuchâtel depuis vingt ans – l'université lui a décerné un doctorat honoris causa le mois dernier.

Plus de 50 années passées en Afrique et une expérience peu commune du milieu des ngangas, les guérisseurs, en ont fait un ethnologue reconnu et un spécialiste salué des pratiques africaines de la santé et de l'émigration.

Années 50. C'est pour mieux connaître l'arrière-fond de ses élèves du Collège Liebermann de Douala où, dès 1957, il enseigne le français aux futurs ministres ou présidents de la Cour suprême du Cameroun, que le père ignacien décide de s'immerger dans la culture douala.

Il obtient un congé d'une année et le soutien de sa hiérarchie pour apprendre ce dialecte. «Je voulais connaître cette langue non par utilité, tout le monde parlait français ou presque, mais pour avoir, avec mes élèves, un contact plus vrai.»

L'appel des tambours. Un souci de réduire les distances culturelles qu'il porte en lui depuis toujours. Fidèle au modèle du missionnaire Matteo Ricci, évangéliste de la Chine du XVII^e siècle, dont les récits ont bercé sa jeunesse, il s'établit dans une chambre proche de l'église où il officie dans un quartier douala et partage ses repas avec une famille de l'ethnie. «Une fillette de 9 ans se moquait de ma prononciation, c'était le monde à l'envers.»

Là, il remarque un voisin au comportement nocturne surprenant. Ses tambours l'appellent, la curiosité aura raison des appréhensions. «Je voulais connaître ce qui n'était pas dû à l'Europe dans un pays où tout est tourné vers l'Europe.»

Il est accueilli à bras ouverts et reste vivre plus de quatre ans avec les Doualas, plus de quatre ans durant lesquels Din – c'est ainsi qu'il l'appelle dans ses livres – l'initie au monde des ancêtres. En cherchant le savoir, Eric de Rosny a trouvé le pouvoir. «Pour Din, le savoir sans pouvoir est une culture morte, stérile.»

Durant le mois d'août 1975, il passe à l'étape supérieure. Fini le rôle d'observateur: Din veut lui ouvrir les yeux. Selon la croyance, chacun est conçu avec quatre yeux, une paire se ferme à la naissance alors que

l'autre reste ouverte.

La réponse du père de Rosny: «J'apprécie beaucoup mais je ne suis pas sûr de mieux voir après.» Il accepte tout de même par amitié, du disciple au maître, et avec l'aval de sa hiérarchie.

Bien que nommé directeur de l'Institut africain pour le développement économique et social (Inades) à Abidjan – «un gros truc» –, toute son attention va à sa future initiation.

Il faut tout d'abord trouver herbes et écorces, en extraire une décoction que le jésuite aura dû verser dans chacun des yeux d'une chèvre achetée pour l'occasion en disant: «Je désire voir comme Din voit.» Il enjambe neuf fois l'animal qui absorbe son mal et lui donne en échange ses deux yeux, pour qu'il puisse voir dans le ndimsi.

Le soir venu, l'initié se met une goutte du même liquide au coin de chaque oeil. Une seule consigne: se souvenir de ses rêves au réveil. Le matin du 24 août, le père de Rosny voit clair. Ni hallucination, ni extase, juste une vision froide de la violence. En écoutant la radio, il visualise en flash, la brutalité du conflit relaté.

L'initiation ouvre les yeux du candidat sur les actes de violence qui se commettent autour de lui et alimentent les croyances en la sorcellerie. «Le rôle du guérisseur est de rappeler l'existence du mal et de le contrôler.»

Pendant son noviciat déjà, un maître lui avait ouvert les yeux selon la méthode des Exercices spirituels de saint Ignace. Par la contemplation des mystères de la vie de Jésus, il parvenait à vivre les scènes de l'Evangile, «avec ses cinq sens».

Grand écart. Malgré ce grand écart spirituel, le prêtre ne se considère pas comme syncrétiste. «J'ai une religion principale qui suit le cheminement de ce que je suis.»

Il emprunte simplement l'itinéraire d'un jésuite: aller à la frontière d'une culture qui n'est pas la sienne. Sitôt initié, il quitte le Cameroun pour Abidjan et la Côte d'Ivoire.

Il y séjournera sept ans, dirigeant l'Inades, avant de retrouver Douala pour endosser la charge de supérieur provincial des jésuites de l'Afrique de l'Ouest. «Encore une preuve du soutien de ma hiérarchie.»

De 1991 à 2003, Eric de Rosny est le directeur du Centre spirituel de Bonamoussadi de Douala. De nombreuses personnes, catholiques et protestantes, sans distinction, viennent chercher son soutien, car il n'a pas dans le regard «la lueur de malice qui brille dans les yeux de certains prêtres lorsqu'on leur parle de sorcellerie».

Il les écoute puis les dirige vers les personnes les mieux à même de les aider: service de psychiatrie, ngangas, prêtre ou pasteur. Utilise-t-il ses capacités surnaturelles pour soigner? «Le ngangas doit aussi désigner le coupable maléfique pour parvenir à la guérison.» Un pas qu'il se refuse cependant à franchir.